

## *Introduction*

---

Les choses ne sont jamais simples en politique. Au moment où Nicolas Sarkozy s'impose dans l'action comme un président de la République sans véritable rival, Jacques Chirac devient l'homme politique le plus populaire de France.

A l'un, les grandeurs et servitudes de l'exercice du pouvoir, à l'autre, les heurs et malheurs du retour à la vie quotidienne.

On aurait pu imaginer que dans le monde médiatisé où nous vivons, les Français, légitimement préoccupés par la crise, le chômage ou l'insécurité, laissent progressivement tomber dans l'oubli l'ancien président pour ne s'intéresser qu'à l'hyper président. Or, à l'évidence des sondages, tel n'est pas le cas. Est-ce donc la nostalgie qui garde Jacques Chirac si présent dans nos cœurs ? Est-ce lié à cette règle non écrite selon laquelle on finit toujours par adorer ce que l'on a un jour brûlé ? Peut-être. Mais alors, pourquoi ce qui vaut pour Jacques Chirac, ce qui a également valu pour François Mitterrand, n'a-t-il pas bénéficié à Valéry Giscard d'Estaing ? Parce qu'il est parti sur une défaite ? Sans doute ! Mais plus sûrement parce que Mitterrand et Chirac ont mieux incarné que Giscard une certaine idée des valeurs françaises, ces valeurs qui, au-delà de nos différences, fondent notre appartenance à la conscience nationale.

Le goût du terroir et de la France profonde partagé par le Charentais et le Corrèzien.

Un appétit de culture faisant du premier un véritable écrivain et du second un expert du monde des arts premiers.

Une pudeur dans les sentiments qui a conduit Jacques Chirac et François Mitterrand à refuser de faire partager à la presse leur intimité.

Un mépris pour une hiérarchie des hommes fondée sur la richesse même si ces deux bons vivants n'ont jamais refusé les amitiés dorées.

La conviction que si la politique exige du temps, des compétences et du travail, elle ne peut être considérée comme un métier auquel, à l'école d'un parti ou à l'écoute d'un gourou, on pourrait se former.

Enfin, pour Chirac plus encore que pour Mitterrand, une capacité d'empathie, un sens de la fraternité, une fidélité dans l'amitié, une simplicité, une authenticité qu'une mise en scène trop systématique de l'action politique ne peut que progressivement dénaturer.

On dit souvent, et justement, que de Gaulle incarnait la France. Jacques Chirac, quant à lui, incarne le Français. Avec son courage et ses faiblesses, ses valeurs et ses hésitations, sa conviction que la France a quelque chose à apprendre au monde et à apprendre du monde.

La popularité actuelle de Jacques Chirac signifierait-elle, par contraste, que les valeurs qu'il porte seraient banalisées, galvaudées ou écartées dans la vie politique d'aujourd'hui ? Mes états d'âme, que ne parviennent pas toujours à dissiper l'action du gouvernement et l'énergie du président, sont-ils liés à cette perte de sens, à cet affaiblissement du lien social qui touchent les époques aux valeurs affadies ? La question est posée et sa réponse m'angoisse. Si c'est la gestion d'une crise d'une ampleur exceptionnelle qui impose, dans l'immédiat, de privilégier les résultats aux valeurs, on peut se borner à attendre que la crise passe. S'il s'agit d'une simple parenthèse dans une histoire politique qui reprendra ensuite normalement son cours, on peut, là encore, patienter.

Mais s'il s'agit d'un nouveau monde davantage que d'une nouvelle mode, il conviendra, pour beaucoup d'entre nous,

d'en tirer les leçons. Car, alors, la politique ne sera plus faite pour ceux qui, comme moi, admiraient Pompidou citant Paul Eluard en conférence de presse, qui relisent si volontiers, tel un ressourcement, la première page des Mémoires de Guerre du général de Gaulle, qui sont fiers de la Bibliothèque Nationale de France, de la Pyramide du Louvre ou du musée du quai Branly. Tous ceux qui aiment savoir d'où ils viennent avant de dire où ils vont, qui s'inscrivent dans une trajectoire et refusent de naître du néant, qui croit, avec le général de Gaulle, en l'avenir de leur « vieux » pays « accablé d'histoire, allant et venant sans relâche de la grandeur au déclin, mais redressé, de siècle en siècle par le génie du renouveau », tous ceux-là, devenus des anomalies dans un monde politique frappé de jeunisme, perturbés par une République trop souvent impudique, devront alors disparaître.

Mais, avant de décrire comment l'opinion semble être devenue le « nouveau maître », comment les élus d'aujourd'hui, trop souvent obsédés par l'efficacité, ont fait du terrain leur seul horizon et du pouvoir leur seule obsession, nous nous devons de rappeler ce que peut et doit représenter la politique lorsque, plus qu'un moyen pour exister, elle devient une raison de vivre.